



JOSEPHIN CENCI dit Féfin (1937)

Fils de Cosimo Cenci et Gelfride Pitti

« Je me souviens avoir vu les Allemands pour la première fois à Saint-Basile quand on ramassait la fleur à Mougins. Il y avait plein de camions allemands qui étaient garés sur le côté. La route n'était pas large. C'était près du château Burton où ils logeaient.

La première restriction c'était le pain. J'étais J3. Ma mère avait des cartes de pain et des tickets. Elle allait à la boulangerie chez Maurice Giraud. Tout le monde se connaissait, c'était un petit village. Maurice fermait les yeux. Il donnait parfois un peu plus. Quand elle n'en avait pas assez elle achetait un morceau au noir chez mon oncle à Marseille. Une fois, vers la fin de la guerre elle n'a pas pu reprendre le train du retour et elle est restée là-bas au risque de ses faire tuer par un bombardement.

Le frère de ma mère, Dido, était gardien au château de Beaumont avant-guerre et il a été réquisitionné quand les Allemands s'y sont installés. Les propriétaires américains ne venaient plus à cause de la guerre et maître Ouvrier était le responsable. Il y avait tous les gradés allemands dans le château. Ils mangeaient bien et il restait toujours du pain que mon oncle prenait et emportait chez lui. Quand on en avait consommé un peu trop, ma mère me disait : « *monte chez Tonton demander du pain* ». Il le mettait dans une sorte d'alcôve en hauteur. Quand il le sortait c'était pire qu'un morceau de viande. On aurait dit de l'or !

La nuit à l'époque il y avait le couvre-feu et derrière la partie intérieure des volets on mettait du contreplaqué ou des cartons pour pas que les Allemands voient la lumière de la rue.

Quand les Américains tiraient à coups de canon depuis la mer à Antibes, je me souviens que mon père me prenait par la main – j'étais petit – et nous descendions vers le moulin de Malosse où il y avait une forêt de petits pins. On se cachait dessous et on attendait que ça finisse. La nuit, avec ma mère et d'autres familles on allait dormir sous le rocher de la Brague. Mon père n'a jamais bougé de la maison, il disait : si je meurs, je veux que ce soit dans mon lit.

Un jour mon oncle a demandé à ma mère de venir l'aider à faire un peu de ménage au château de Beaumont. C'était à l'époque des bombardements. Il fallait un drap blanc ou quelque chose comme ça. Ma mère n'en avait pas. Alors elle s'est enlevé la combinaison et l'a mise au bout d'un manche à balai ! Elle me l'a raconté maintes fois !

Les Allemands avaient installé une sorte de guitoune non loin du pont de la Brague. Ils montaient la garde et ils dormaient là. Un matin, ma mère se lève à 5h comme d'habitude et elle se met à la fenêtre. A ce moment là le pont a sauté. Elle est partie à reculons, je m'en rappellerai toujours !

Lorsque les Américains étaient au village je les revois encore assis tout le long de la

route. Ils n'en pouvaient plus de chaleur avec tout le barda qu'ils avaient. Nous, les gamins, on allait les voir en leur demandant : chocolat, chewing-gum ! Ils en avaient en pagaille et nous, on ne savait pas ce que c'était !

Il y avait des Antillais stationnés du côté de la chapelle Saint-Bernardin. Et parmi eux, un qui était bien fatigué, bien malade. Ma mère lui portait de la soupe le soir pour qu'il se retape un peu. »



L'équipe de football 1942

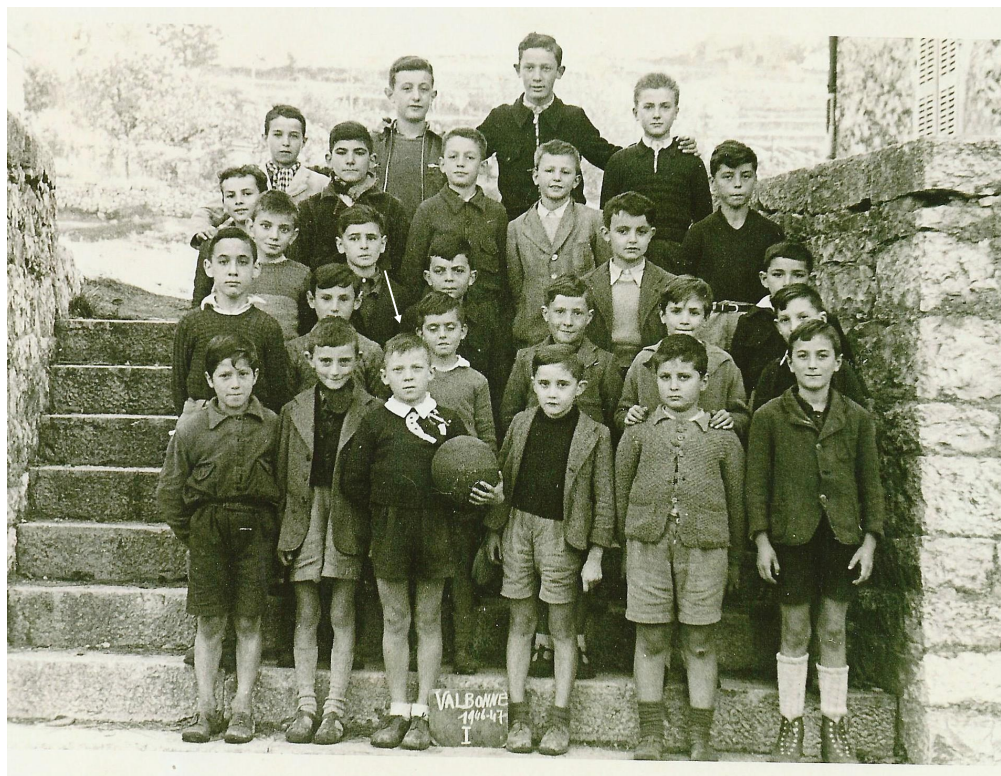


Photo de classe 1946-1947 (Féfin tient le ballon)